

MAX SEECK

LA TOILE DU DIABLE

Le phénomène du thriller finlandais
et best-seller du *New York Times*



Scénariste et producteur de films, Max Seeck est aussi auteur de thrillers. *Chasseurs de sorcières*, phénomène d'édition international traduit dans plus de 38 langues, est son premier roman publié en français. *La toile du diable* est la suite très attendue des enquêtes de Jessica Niemi. Plusieurs de ses romans sont en cours d'adaptation audiovisuelle.

La toile du diable

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS J'AI LU

Chasseurs de sorcières

MAX SEECK

La toile du diable

Traduit du finnois
par Martin Carayol



TITRE ORIGINAL

Pahan Verkko

ÉDITEUR ORIGINAL

Tammi publishers, 2020

L'édition française est publiée en accord

avec Max Seeck et Elina Ahlbäck

Literary Agency, Helsinki, Finlande.

© Max Seeck, 2020

POUR L'ÉDITION FRANÇAISE

© Éditions Michel Lafon, 2022

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Otto et Frans

正義

JUSTICE

Prologue

Akifumi retrouve ses manches de quelques centimètres et ouvre un tiroir de l'îlot central, dans lequel se trouvent des couverts en argent, rangés dans leurs compartiments. Couteaux et fourchettes en petit et grand format, pour l'entrée et le plat principal. Couteaux à steak, séparés des autres. Cuillers à dessert. Quatre paires de baguettes métalliques. Quelques boules à thé avec leur chaînette. Un goût sûr et élégant.

« Tu as encore faim, Asuna ? » demande Akifumi en levant une fourchette en argent à la hauteur de ses yeux.

Une tache sombre sur le manche se détache clairement du métal noble. Une agaçante imperfection dans un environnement et un service autrement presque immaculés – un détail qu'il eût été facile de corriger en frottant le manche avec du dentifrice fluoré, par exemple.

« Non » répond-elle en croisant les jambes.

À la demande d'Akifumi, elle s'est assise sur le lit sans s'essuyer la bouche. *Merde, qu'est-ce qu'elle fait jeune, cette petite pute.*

Akifumi prend une assiette dans un tiroir et ramasse les aliments disposés sur la table : rôti à la sauce au poivre vert, gravlax, pommes de terre à l'ail, salade et pain. On se croirait à un médiocre buffet de mariage ou dans une loge de stade pendant un

match, mais les petits détails, comme le dressage, les couverts de qualité et les assiettes d'un blanc étincelant, sans la moindre éraflure, prêtent à l'ensemble un aspect luxueux. Akifumi pose l'assiette sur la table, débouche une bouteille de champagne et se verse une coupe. Le double whisky au malt lui brûle encore la gorge, lui conférant un sentiment temporaire d'invulnérabilité, même si son visage transpire sous son masque en plastique.

« Ça, c'est pas pour toi, dit Akifumi en tapotant le verre avec son ongle. Les collégiennes n'ont pas le droit de boire de l'alcool. C'est interdit par la loi. »

L'excitation monte au son de ses propres paroles.

Asuna n'est pas une collégienne. Évidemment. Mais elle est assez jeune pour en avoir l'air. Akifumi se sent presser le poing et serrer les dents.

Sale pute.

Sa nuque se détend. Non, décidément la faim est passée. La soif en revanche est toujours là : sa coupe de champagne disparaît en une seule gorgée.

« Tu es dans quel collège ? »

Elle semble hésiter ; quand elle est sur le point de répondre, Akifumi pose un doigt sur ses lèvres. *Chhh.*

« Finalement... Ne dis rien. »

Son index se plie pour signifier à Asuna qu'elle doit s'approcher.

« Viens. Viens par ici. »

Asuna redresse sa courte jupe et avance vers Akifumi sur la pointe des pieds avec ses talons hauts.

Akifumi emplit ses narines de ce parfum d'orange fraîche qui lui fait penser aux voyages en Extrême-Orient, au soleil impitoyable et à la crème solaire.

Soudain, Akifumi attrape la fille par les tresses et la presse contre le sol : « Tu vas le refaire, Asuna. Tu vas le refaire, putain, mais avec du sentiment, cette fois. »

Et après je vais te défoncer le crâne contre ce mur en béton.

1

Samedi 23 novembre

Lisa Yamamoto attend que les portes coulissantes chromées de l'ascenseur se referment. Elle expire la longue bouffée d'air qui s'était accumulée dans sa poitrine. Elle ôte ses lunettes de soleil Prada à monture noire de son nez et jette un coup d'œil dans le grand miroir du mur. Le fond de teint dissimule stress et anxiété, mais ne peut rien faire pour insuffler un peu de bonne humeur dans son regard. Ses yeux ne manifestèrent pas la moindre trace de cette joie débordante que l'invitation à la soirée de lancement du disque du rappeur finlandais le plus en vogue – ou de tout autre artiste, d'ailleurs – lui aurait encore procurée il y a quelques années. Désormais, le sentiment qui domine est surtout une tension désagréable ; elle regrette de n'avoir pas pris un verre pour se donner un peu d'assurance, au moment de quitter la maison – quelque chose de plus fort que du moussoux. Évidemment, quelqu'un, parmi les invités qu'elle connaissait, veillerait à lui proposer ce qu'il lui fallait. Elle n'aurait qu'à regarder ce quelqu'un de la bonne façon, et elle pourrait ensuite se rendre aux toilettes avec une dose suffisante pour s'assurer un trip de bon aloi.

Elle jette un coup d'œil à son corps, qui, dans sa robe Criss Cross beige d'Hervé Léger, paraît bien

entretenu, avec des formes là où il faut. Au moins, l'extérieur, ça va. Dans un sens, tout va bien et la situation est sous contrôle : l'objectif de ce soir est simplement de repartir avec deux ou trois bonnes photos de groupes en compagnie du héros du jour, et peut-être quelques *stories* d'autres célébrités. Vu la notoriété du principal intéressé, il est clair que toute la crème des stars d'Helsinki sera là ce soir.

Lisa entend son téléphone vibrer dans la poche latérale de son sac à main. Sans doute encore Jason. Il a déjà appelé trois fois. *S'il pouvait me lâcher*. Son regard passe du miroir au chiffre rouge de l'affichage numérique. Quatre. Cinq. Six.

L'ascenseur fredonne une courte mélodie et les portes s'ouvrent après un court instant. La cage d'escalier est envahie par une grosse ligne de basse et par une foule de voix que viennent rythmer des cris et éclats de rire asymétriques.

Lisa regarde le tapis rouge qui mène au vestiaire ; quelques invités se tiennent là, bouquet de fleurs ou bouteille à la main. *Des nobodies, des derniers de cordée. Pas besoin de faire connaissance, heureusement.*

Sahib, le videur, qu'elle connaît depuis des années, la voit sortir de l'ascenseur et hoche sobrement la tête.

Elle passe devant de grandes parois vitrées ouvrant un panorama sur les toits mouillés par la pluie qui tombe depuis des jours. Plus loin, l'hôtel Tornio, pompeusement éclairé, se profile au-dessus de la silhouette ramassée d'Helsinki, tel un petit frère de l'Empire State Building. Les lampadaires et la lumière émanant des fenêtres des immeubles donnent à toute chose un aspect luisant, dans cette ville sombre qu'aucune couche de neige n'est encore venue éclairer.

« Eh ben bonsoir » dit le videur chauve aux larges épaules, vêtu d'un T-shirt blanc et d'un blazer noir,

en débarrassant Lisa de son manteau humide, mélange de fausse fourrure et d'ersatz de cuir.

Un couple qui se tenait l'instant auparavant dans le vestiaire s'est écarté de quelques mètres pour murmurer quelque chose, à propos de Lisa, manifestement. Fut un temps où elle appréciait d'attirer les regards et l'attention des étrangers. Maintenant elle est juste gênée. *Putain qu'est-ce qu'ils ont à mater.*

« Comment ça va ? » demande-t-elle à Sahib en posant son sac à main et ses chaussures sur le comptoir du vestiaire.

D'un bras, elle s'appuie dessus tout en retirant prestement ses Superstar noires à bande blanche, avant d'enfiler ses talons beige brillant qui l'allongent de dix centimètres.

« La fête bat son plein », répond-il placidement.

Il suspend le manteau et les tennis de Lisa à un crochet, puis lui tend un ticket, fripé par les mains en sueur de milliers de fêtards.

Derrière le beat, elle entend encore vibrer son téléphone. Ou alors il n'a pas cessé de sonner. Elle le prend dans son sac, regarde l'écran et met l'engin en silencieux. *Eh merde.*

« Merci, dit-elle en esquissant un rapide sourire.

— Fais gaffe, hein, c'est plein de mauvais garçons », murmure Sahib avec un clin d'œil.

Elle rit poliment et répond à son clin d'œil, bien qu'en réalité elle ne supporte pas le flirt condescendant de Sahib.

La voie dessinée par le tapis rouge passe à travers des rideaux sombres ; derrière scintillent les flashes des photographes. Dans l'entrée flotte l'odeur typique des boîtes de nuit vides : parfum rance incrusté au fil des ans dans le sol, le tapis et les rideaux, vieille gnôle et tabac, dont la puanteur n'a pu être supprimée malgré les travaux. Une videuse que Lisa n'a jamais vue entrouvre le rideau, Lisa pénètre dans une vaste

salle aux plafonds hauts, pleine d'Helsinkiens vêtus de tenues festives dernier cri. Cheveux teints flamboyants, maquillages mystérieux et lèvres pleines, costumes et blazers sur mesure mettant en valeur des corps entretenus, moustaches semi-ironiques de bobos et barbes bien coupées. Lisa s'arrête devant un mur d'images grand comme des cages de foot, vers lequel les invités sont dirigés avec insistance, comme vers un échafaud du Moyen Âge.

« Yamamoto ! » lance une voix féminine dans un cri de joie.

Le regard de Lisa se pose sur une journaliste corpulente à lunettes ; elle ne se rappelle pas son nom, même si elle a dû se faire interviewer par elle dans un passé plus ou moins lointain.

« Salut ! répond Lisa en montrant ses dents blanches dans un sourire qu'elle a beaucoup répété.

— On peut sans doute faire un petit article sur toi... »

Lisa aperçoit derrière la fille un photographe qui porte autour du cou le badge d'un journal du soir. Un article ne serait pas une mauvaise idée et ferait de la pub à son blog.

« Je vais peut-être d'abord aller faire une photo au mur là-bas.

— Bien sûr. On bouge pas.

— OK. Super », dit Lisa avant de s'éloigner pour donner une accolade à un garçon anglophone qu'elle ne pense pas connaître.

Hi! Good to see you. Yeah, talk to you soon!

Après s'être échappée de l'étreinte enthousiaste de cet inconnu à l'après-rasage douceâtre, Lisa, comme envoûtée, se dirige vers le mur d'images puis se place dans la courte file qui serpente à côté.

Elle regarde l'espace baigné d'un éclairage tamisé et la mer de fêtards qui s'y égaient. Certains visages lui sont familiers, d'autres pas du tout, et la plupart,

entre les deux. Vagues souvenirs, lointains éclairs des nuits helsinkiennes. BDEB – Bavarde, danse, embrasse, baise. Généralement dans cet ordre, mais Lisa se rappelle certaines fois où l'on est directement passé du bavardage à la baise. Et il a sans doute pu arriver qu'on en vienne à ce résultat sans même bavarder.

Plus loin, à l'arrière de la salle, Lisa aperçoit un groupe distinct du reste de la foule, quelques flashes, des hommes et des femmes qui se font photographier à tour de rôle, appuyés aux épaules les uns des autres. Le centre de l'attention est le roi de la soirée en personne, vêtu d'un smoking scintillant et d'un haut-de-forme : Kex Mace's, de son vrai nom Tim Taussi, rappeur de vingt-six ans, dont l'album de hip-hop aux accents pop paru l'an dernier a fait des étincelles sur Spotify : il s'est hissé dans les listes des streaming non seulement en Finlande, mais également dans les autres pays nordiques et en Allemagne.

« Viens sur la photo, Lisa » s'écrie la femme en tenant son appareil muni d'un long objectif, et Lisa se place avec son sac à main devant la pochette qui représente une grande toile d'araignée.

Kex Mace's. Spider's Web. Les flashes ne clignotent qu'un court instant, si court qu'il a quelque chose de frustrant. Les photographes n'ont pas toujours laissé Lisa s'en tirer à si bon compte. Encore l'an dernier, même en rêve elle voyait les flashes crépiter autour d'elle. *Merci beaucoup ! Elle est libre. Ça fait plaisir de te voir ! Bonne soirée !* Les sourires paraissent presque vrais, et les paroles sincères, mais Lisa voit bien la froideur qui se cache derrière. Elle a un « œil social », aguerri par des dizaines d'événements similaires. Personne ne s'intéresse à ce que tu es vraiment, uniquement à ton apparence et à ce que tu représentes. Certains veulent juste savoir si tu veux bien les sucer pour prolonger la soirée, à cinq heures

du matin, quand les bouteilles sont vides et que les sachets minigrip ont été aspirés jusqu'au dernier gramme.

Le petit numéro suivant consiste à prendre une coupe de champagne sur le plateau qu'un serveur en chemise noire et nœud papillon jaune tient dans ses mains gantées.

« Fais gaffe à ne pas te laisser prendre dans la toile », chuchote une hôtesse vêtue d'une jupe trop courte et d'un haut largement décolleté, en tendant à Lisa un programme accompagné d'un clin d'œil.

Fais gaffe à ne pas te laisser prendre dans la toile. Qu'est-ce que ça fait nul et artificiel. Cela ne fait que quelques minutes que Lisa est à l'intérieur, mais elle a déjà envie de tourner les talons et de disparaître. Elle a besoin d'un petit coup de pouce, enfin un coup de *reine blanche*, plus tôt qu'elle n'aurait pensé. Elle cherche du regard quelqu'un qui pourrait la soulager. Teme, Sakke, Taleeb... Les fournisseurs fiables sont sans doute là mais cachés parmi ces centaines de visages.

Puis Lisa sent son cœur rater un battement. Revoilà le type, il se tient devant les grandes fenêtres qui donnent sur le centre-ville, mains dans les poches. Son regard est exactement le même que tout à l'heure, un peu réprobateur, avec une façon de s'infiltrer dans votre conscience. Lisa se détourne rapidement et se dirige vers le bar, mais elle sait que le type ne la quitte pas des yeux.

2

Mercredi 27 novembre

En Vogue et son *Free Your Mind* qui pulse dans les écouteurs s'arrête quand l'application de course à pied prend la parole. Une voix de femme, sympathique en soi, mais qui semble aussi sinistre et sans âme que les annonces enregistrées : *Trajet cinq kilomètres, vitesse moyenne : dix virgule deux kilomètres à l'heure*. La musique revient. Jessica Niemi inspire l'air frais. Ses narines se laissent envahir par l'odeur de cette matinée qui suit la première nuit de gel de l'automne : l'odeur du givre que les rayons du soleil matinal effacent peu à peu de la surface des feuilles mortes, l'odeur des flaques en train de fondre, leur mince couche de glace brisée par les semelles souples des chaussures de course.

Jessica a l'impression de voler, elle a le pas léger. Après une longue pause, elle a repris il y a quelques mois l'habitude de courir jusqu'à son travail, après avoir dû si souvent arrêter en raison des douloureuses protestations de son corps brisé. Élançements dans les articulations, névralgie au plus profond de ses genoux, douleur irradiante dans les jambes et les orteils... et les antalgiques habituels ne servaient à rien. Mais voilà qu'elle peut recourir, et la douleur n'est pas revenue. Elle reviendra un jour, bien sûr,

comme d'habitude. Mais d'ici là, Jessica compte bien profiter de chaque pas, de chaque effort aboutissant à une décharge d'endorphine. *A posteriori*, elle trouve incroyable que son goût du jogging lui soit venu d'une simple lubie. Après l'enterrement de son ancien chef Erne Mikson, Jessica a passé plusieurs semaines dans une sorte de stase, assise chez elle à réfléchir aux événements. Puis un beau jour, elle a chaussé ses tennis et s'est précipitée dans l'air doux du printemps. Genre Forrest Gump, comme a dit plus tard en plaisantant son collègue Jusuf.

Le trajet de la rue Töölönkatu à l'hôtel de police de Pasila fait environ trois kilomètres et demi, en longeant la plage de Töölönlahti et en traversant le Jardin d'hiver et le parc Eläintarha jusqu'au parc Keskuspuisto. Mais le plus souvent, comme aujourd'hui, pour doubler son trajet, Jessica prend vers l'ouest au niveau des pistes d'équitation de Laakso et parcourt en tous sens les sentiers forestiers rocaillieux jusqu'aux jardins ouvriers de Ruskeasuo.

Elle dépasse l'école d'équitation de Keskustallin, qui héberge également la station de police montée d'Helsinki au nord-est. Le chemin de terre abrité par de hauts arbres est faiblement éclairé, les lampadaires sont peu denses sur cette section et la cour éclairée du manège se mue soudain en ténèbres forestières. Un grand oiseau bouge dans les frondaisons.

Hé ! Vous m'entendez ou quoi ?

Jessica regarde derrière elle, mais le sentier est vide. Difficile de dire si elle a vraiment entendu un appel derrière la musique qui jaillit de ses écouteurs. Parfois, elle entend n'importe quoi en courant, des mots, des cris... Les voix l'accompagnent depuis si longtemps qu'elle n'y accorde plus d'attention.

Arrêtez-vous !

Mais là, la voix est trop réelle. Jessica ôte l'écouteur de son oreille et jette un coup d'œil par-dessus son

épaule. Elle a le temps de voir une large silhouette et de grandes mains qui se tendent vers elle et attrapent les bords de son blouson. L'homme pèse de tout son poids et la fait tomber par terre. Elle reçoit la masse de l'agresseur sur son dos et sent sa joue s'enfoncer contre la boue gelée, jonchée de feuilles gluantes.

« Écoutez-moi... », dit l'homme.

Un relent d'alcool gifle Jessica. Des cuisses se pressent contre son postérieur, l'agresseur s'assoit sur ses lombes et serre ses doigts nus autour de son cou. Une bouche puante la vodka-réglisse grommelle tout contre son oreille. Soudain, l'homme la retourne. Elle voit son visage mais ne le reconnaît pas : joues rougeaudes et osseuses, moustaches fournies appartenant à un quadragénaire malpropre, rongé par l'alcool. Jessica se rappelle qu'il y a quelques minutes à peine, elle a croisé au bord de la piste un rôdeur en blouson de cuir qui sirotait de la gnôle dans une bouteille en plastique.

« La veille de Noël, dit-il dans un quasi-murmure. La veille de Noël. »

Elle le fixe, médusée. Ça doit être un taré. Noël n'est que dans un mois. Les doigts de l'homme serrent le menton de Jessica. L'autre main lui tient le poignet droit.

Jessica essaie de toutes ses forces de donner un coup de genou dans son entrejambe, mais cet enfoiré utilise son poids pour lui bloquer les jambes, et il est tellement bourré qu'il ne doit plus sentir ses couilles.

Elle entend son poulx battre à ses oreilles et inspire fort. Le rude gravier lui érafle la peau de la joue, elle voit du coin de l'œil le sable gelé et les feuilles pourries. Elle pourrait appeler à l'aide, mais il n'y a apparemment personne ici en pleine forêt. Quelque part, au loin, quelqu'un appelle un chien qui aboie.

« La veille de Noël, écume l'homme, dents grimacantes. La veille de Noël. »

Les doigts de Jessica attrapent au fond de sa poche un petit vaporisateur que la loi finlandaise considère comme une arme à feu. Elle le garde sur elle en toute occasion. Un instant plus tard, l'homme reçoit dans les yeux une longue décharge de lacrymo. Après un bref silence incrédule, les borborygmes vinasseux se changent en un cri de douleur. Jessica le frappe de sa main libre au menton, encore et encore, à lui casser les dents du dessus, à faire jaillir le sang sur sa joue blême. Il finit par la lâcher. Il se relève avec une vivacité surprenante et fonce dans la forêt.

Elle reprend son souffle et se met debout tant bien que mal. Les articulations de sa main droite pissent le sang.

L'homme a disparu. Jessica pense tout de même entendre des bruits de branches cassées, un peu plus loin dans les sous-bois.

Elle ne baisse pas encore le bras, elle tient le vaporisateur prêt pour une nouvelle attaque. Elle attend et écoute les voix qui viennent de la forêt. Mais l'homme ne revient pas.

Elle prend son téléphone et sélectionne le numéro du standard de l'hôtel de police. Après avoir indiqué à son interlocutrice les signes distinctifs de son agresseur, elle repart au petit trot dans sa direction initiale, sur ses gardes cette fois. *Trajet six kilomètres, vitesse moyenne : neuf virgule un kilomètres à l'heure.*

3

Jessica franchit le seuil et appuie sa hanche contre le chambranle. La transpiration produite par la douche chaude qu'elle vient de prendre dans la salle de bains de l'hôtel de police colle sa chemise bleu foncé dans le bas de son dos ; elle la pince discrètement sous sa ceinture pour la décoller. Sa main droite, celle qui s'est acharnée sur le menton de l'agresseur, lui fait un mal de chien ; il va sans doute falloir aller à la médecine du travail faire une radio.

« Ferme la porte, Niemi », indique la commissaire divisionnaire Helena Lappi en cliquant de l'index sur une souris sans fil.

Elle prononce le nom de famille de Jessica comme s'il sentait mauvais. Jessica ferme la porte derrière elle, ce qui semble rapetisser la pièce. Le parfum qui émane des lieux évoque un savon cher et aux couleurs criardes.

Helena Lappi, ou Hellu comme on l'appelle en interne, fixe toujours l'écran de son ordinateur, et Jessica en profite pour jeter un coup d'œil alentour. La pièce est pour l'essentiel restée la même qu'à l'époque d'Erne : un réduit dépouillé, minimaliste, dont les murs blancs semblent quémander des formes et des couleurs venant briser la grisaille ambiante. Les stores pendouillent du bord supérieur des fenêtres et les prises sortent du mur par grappes

de quatre, y compris là où personne n'utilise de courant. Dans toute sa morosité administrative, ce bureau a un cachet indéniable. Mais là, sans Erne, il paraît oppressant et sans âme : le grand personnage dont le cœur généreux éclairait le service n'est plus.

« On n'a pas encore vraiment pris le temps de discuter », fait Hellu en invitant Jessica à s'asseoir.

Jessica s'assoit, croise les doigts sur ses genoux et regarde sa supérieure, qui a dépassé la quarantaine et dont les yeux marron ne sont pas vraiment assortis à ses cheveux courts teints en blond.

La place de chef du service des crimes violents a été dans la tourmente, après le départ d'Erne en mars. Le premier candidat, un sac à bière proche de l'âge de la retraite, a eu le temps de diriger le service quelques mois avant de se trouver une bonne planque au siège de la direction de la police. Le deuxième a disparu du service sans faire d'histoires, après avoir exercé à peu près aussi longtemps : d'après une source fiable, c'est le whisky qui a eu raison de lui. Une longue familiarité avec la bouteille s'était peu à peu, sous l'effet d'une procédure de divorce, muée en une passion fatale. Un classique.

Hellu, en revanche, donne l'impression qu'elle compte bien rester. Elle respire l'enthousiasme et l'assurance conférée par son statut, ce qui malheureusement en fait également une cheffe effroyablement arrogante. Jessica ne travaille sous ses ordres que depuis deux semaines, mais il est déjà clair que Hellu adore la précision, le protocole, la discipline semi-militaire et la bureaucratie incorruptible. Les frictions sont apparues dès le premier jour, sans que Jessica sache vraiment pourquoi. En tout cas, les couloirs de Pasila semblent de jour en jour plus étroits – comme s'il était hors de question qu'elles les empruntent toutes les deux de front.

« Félicitations pour Kalasatama », dit sèchement Hellu.

Elle fait allusion à une enquête préliminaire sur un homicide survenu rue Arcturuksenkatu et que Jessica a résolu en deux temps trois mouvements. Le crime lui-même n'était certes pas un mystère de première catégorie : fin bourré, un homme ayant un lourd passif de violences avait tué un vieil ami à coups de batte de base-ball et avait transporté le cadavre dans un tapis persan (ou plutôt un tapis chinois de style persan), jusqu'aux poubelles de la copropriété.

« Merci », réplique Jessica en essayant d'afficher un sourire neutre.

C'est le plus diplomatique des sourires, mais il est difficile à maintenir. Hellu feuillette des papiers et regarde Jessica par en dessous. Jessica croise les jambes. Son genou heurte un coin de la table, faisant vaciller les stylos sur le dessus.

« Je viens d'avoir le procureur. Ils sont contents. Ils n'auront pas trop de mal.

— On voit pas trop comment ils pourraient foirer leur coup, vu qu'on leur a donné l'arme, le mobile, l'ADN qui incrimine le...

— Comme je disais, félicitations », reprend Hellu en lâchant la souris.

Il y a quelque chose de réfléchi dans sa manière de faire : ce geste en soi insignifiant met en quelque sorte fin au prélude. Aux préliminaires. Au *small talk*. *Fini les louanges, Niemi. Maintenant je vais te briser la nuque.* La commissaire s'enfonce dans son fauteuil et fait clapper sa langue d'un air funeste.

« J'essaie de discuter avec tout le monde. De faire connaissance avec l'ensemble du groupe. Avec toi, je n'ai pas encore eu le temps vu que tu t'occupais de cette affaire à Kalasatama, mais maintenant... », déclare Hellu en pliant les doigts de sa main gauche.

L'annulaire s'orne d'un anneau d'une simplicité ostentatoire, sans doute en acier ou en or blanc. Elle porte au poignet une grosse montre connectée avec laquelle elle se livre sûrement à du biopiratage sur elle-même dans l'espoir d'accéder à la vie éternelle. Ou quelque chose dans ce goût-là.

« Si j'ai bien compris, tu étais très proche du commissaire Erne Mikson. Tu as bossé avec lui... Combien d'années, déjà ? »

Jessica en entendant le nom d'Erne ne peut s'empêcher de penser à son visage grêlé. À sa barbe grise de trois jours, à son regard bienveillant. À son accent un peu comique et à l'âcre odeur de tabac qu'il laissait derrière lui en quittant une pièce.

« Huit, répond-elle après un instant, comme si elle n'avait employé ces secondes que pour compter les années partagées avec Erne.

— Et j'ai aussi entendu que tu le connaissais d'avant. Que vous étiez potes.

— Oui, c'est vrai. »

Hellu la regarde attentivement, comme si elle essayait, en examinant son visage, d'avoir un complément d'information sur la relation de Jessica avec son ancien chef. Puis son regard se relâche légèrement.

« C'est vraiment regrettable. Toutes mes condoléances avec un peu de retard. Aucun d'entre nous n'a trop de bons camarades.

— Merci.

— Le cancer... Le cancer, c'est une belle saloperie.

— C'est clair.

— Si j'évoque Mikson aujourd'hui et que je rouvre des blessures qui ne sont sans doute pas bien refermées, c'est parce que je pense qu'il y a beaucoup de boulot avec toi. Par rapport aux autres policiers du service. »

Jessica passe la langue sur ses lèvres sèches et attend que la commissaire poursuive. Mais le silence se prolonge.

« Beaucoup de boulot ? »

Hellu semble un peu déçue, comme si elle s'était attendue à ce que Jessica lise ses pensées.

« Écoute... fait Hellu le temps d'une courte inspiration, puis elle reprend : Je sais que tu es une bonne flic, Niemi. Je l'ai entendu dire si souvent que je n'ai aucun doute à ce sujet. Mais j'ai aussi entendu dire qu'à l'époque d'Erne tu avais certaines tendances, disons, à la jouer solo. À laisser de côté les instructions et les ordres, de temps en temps.

— OK », réplique Jessica en s'efforçant de rester calme.

Elle sent des élancements dans sa main meurtrie, cachée sous la table. Elle va bientôt avoir besoin d'antalgiques.

« Cette info ne vient pas de tes collègues enquêteurs, ça vient d'au-dessus, annonce Hellu.

— Tu es bien forcée de dire ça.

— Ma question, Niemi, c'est : tu procédais comme ça *parce que* Mikson et toi aviez une relation longue et étroite, ou malgré cela ? Parce que, tu vois, ça fait une grosse différence », poursuit Hellu en affichant un sourire presque imperceptible.

Puis elle reprend :

« De mon point de vue, la deuxième version est évidemment plus compliquée. Ça voudrait dire qu'il faut que je me prépare à une opposition frontale. C'est simple, je n'accepte pas qu'on la joue solo. Je ne suis pas Erne Mikson. »

Ah, ben, tu m'étonnes, tu en es loin avec tes grands airs, espèce de peau de vache.

Jessica regarde cette femme dont les yeux brillants sont vrillés sur les siens. C'est dans ces moments que Jessica brûle d'envie de faire un doigt à l'autorité,

d'envoyer toute l'institution se faire foutre et de démissionner. Le service des crimes violents a plus besoin d'elle qu'elle de lui. Et ce n'est pas nouveau.

Les raccords de la fenêtre grincent d'une façon énervante alors qu'il n'y a même pas de vent dehors.

« Avec Erne, on avait une certaine façon de bosser, commence Jessica. De l'extérieur, ça pouvait sembler plus sale que ça ne l'était. Qui que soit ta source, c'est sûrement quelqu'un qui n'avait pas les moyens de comprendre la dynamique entre moi et Erne.

— Donc, on est d'accord que tu n'auras pas de difficultés pour faire les choses à ma façon ?

— C'est vachement difficile comme question vu que je ne connais pas encore ta façon », explique Jessica tout en sachant que c'est le genre de réponse qui va faire voir rouge Hellu.

La commissaire tape des poings contre la table, pas de rage mais suffisamment fort pour faire sursauter Jessica, et émet un son horripilant qui rappelle un buzzer de jeu télévisé et un grand X rouge apparaissant à l'écran.

« Mauvaise réponse, Niemi.

— Ce que je veux dire, c'est que si, en tant que nouvelle directrice, tu changes tout de fond en comble, évidemment qu'il y aura du ressentiment et un front d'opposition au changement. Et pas seulement de ma part : tout le monde s'y mettra, à mon avis. On dira ce qu'on voudra mais, avec Erne comme supérieur, on avait des résultats. Pourquoi corriger quelque chose si ça ne...

— Niemi... dit sereinement Hellu avant de continuer : Là, tu dis tout ce que je ne *veux pas* entendre.

— OK...

— Et à vrai dire, cette conversation suffit à confirmer l'idée que je m'étais faite de toi.

— Mon intention n'est pas du tout de...

— On en reparlera tôt ou tard. Espérons que ce sera uniquement l'occasion pour moi de louer ta capacité à t'adapter à la nouvelle situation.

— Oui, espérons, reprend Jessica d'une voix fatiguée avant de se lever.

— Niemi. »

Prononce encore une fois mon nom de famille et je t'arrache tes cheveux peroxydés à la con.

« Oui ?

— Nous n'avons pas terminé. »

Jessica se rassoit sur sa chaise et compte intérieurement jusqu'à dix.

« Pour revenir à un sujet plus policier, déclare Hellu en se mouillant un doigt avec la langue, ces visages te sont-ils familiers ? »

Elle attrape entre ses papiers une feuille où est imprimée une capture d'écran de la une d'un journal du soir. Jessica prend la feuille et regarde les photos, qui représentent une jeune femme et un homme. Chacun à sa façon, ils sont beaux et à la mode, les photos dégagent une énergie et un optimisme à toute épreuve. Ce sont des modèles, des *trendsetters*. Jessica a vu leurs photos plusieurs fois au cours des deux derniers jours.

« Les blogueurs.

— Exactement. »

Lisa Yamamoto et Jason Nervander. Les deux influenceurs et blogueurs *lifestyle* les plus suivis de Finlande. Il y a deux jours, tous deux ont commencé à faire l'objet d'une pluie d'appels inquiets à la police : aucun d'entre eux n'est rentré chez lui dans la nuit de samedi à dimanche après leur participation à la soirée de lancement de l'album d'un célèbre rappeur finlandais.

« Ça va être pour nous ? » interroge Jessica en reposant la feuille.

La possibilité que l'affaire atterrisse sur son bureau lui est déjà venue à l'esprit. Elle l'a peut-être même espéré en secret. Les disparitions sont souvent plus exaltantes que les classiques enquêtes pour meurtre. C'est comme un opéra où le cadavre doit être retrouvé avant l'entracte. Il n'y a pas de deuxième acte si les disparus sont retrouvés vivants. Parfois, ils ne sont jamais retrouvés.

« Hier encore, ça avait clairement l'air d'un canular. Vu qu'ils se connaissent et qu'ils ont amassé encore une tonne de nouveaux abonnés rien qu'avec cette disparition. Mais ce matin, il s'est passé un truc qui nous a fait envisager un crime.

— Quoi donc ?

— Une nouvelle photo est apparue sur le compte Instagram de Lisa Yamamoto », reprend Hellu en posant devant Jessica une nouvelle feuille imprimée.

C'est une capture d'écran de l'application Instagram. La photo téléchargée représente un grand phare en pierre, couleur ocre.

« C'est quoi ?

— Le phare de Söderskär. Dans l'archipel extérieur de Porvoo. Regarde la légende. »

Jessica dirige son regard au bas de la photo et trouve un texte sous une série de chiffres indiquant le nombre de « j'aime ». Un court instant, elle s' imagine que l'humidité qu'elle sent sur la peau de son dos n'est en réalité pas de la sueur mais bien un très fin givre dont le gel a recouvert des feuilles d'érable. Un froid poignant la transperce.

*Dans le gouffre marin où gît sa tombe lasse,
La princesse endormie n'espère nul secours :
De son triste sommeil elle dort pour toujours,
Bientôt abandonnée sous la neige et la glace.*

4

Jessica entend une détonation. Puis une autre. Peu après, encore huit autres sur un rythme toujours plus rapide. Chaque coup semble plus pressé de rejoindre celui qui le précède, jusqu'à ce que le chargeur de dix cartouches soit vide et que la glissière reste en position arrière. L'odeur de la poudre se fait plus dense autour d'eux.

Jessica retire son casque antibruit.

« Te grouille pas comme ça. Il n'y a aucune situation dans laquelle tu aurais besoin de tirer dix balles aussi vite », dit-elle tandis que Jusuf retire le chargeur et pose l'arme sur la table.

Ses doigts se referment en un poing.

« Elles sont toutes dans la cible », assure Jusuf d'un ton neutre avant de se diriger vers celle-ci. À part eux, le stand de tir est désert. Le stand du bâtiment 1, à Pasila, ne dispose pas de cibles mobiles qu'on ramène jusqu'au tireur en les faisant coulisser comme dans les séries américaines. En revanche, il y a bien des cibles mouvantes et tournantes qu'on peut régler en fonction de chaque exercice.

Jessica refait sa queue-de-cheval, puis suit Jusuf en jetant un bref coup d'œil à son dos musclé. Il a toujours été sportif, mais ces derniers mois il a passé plus de temps que d'habitude à la salle. Cet entraînement intensif est probablement dû au congé maladie

que Jusuf a pris de la fin février au mois de mai et au cours duquel sa longue relation de couple s'est retrouvée dans l'impasse.

Depuis qu'il a repris le travail, Jusuf est réservé, distant. C'est peut-être une conséquence de la séparation. Ou de ce qui s'est passé à Kulosaari en février. C'est sans doute un peu des deux, ou encore autre chose.

« Regarde, indique Jusuf qui prend un petit rouleau dans sa poche et se met à recouvrir les impacts de balle avec son Scotch marron. Tête, tête, poitrine, tête, poitrine, tête... »

Sa manière de recenser les impacts sur la cible en carton rappelant vaguement un torse humain est si laconique qu'elle fait froid dans le dos. Jessica sait qu'il n'est pas lui-même et qu'il ne va pas très bien. Certes, il arrive à faire son boulot et à tirer avec la précision requise, mais les couloirs de l'hôtel de police de Pasila ne reçoivent plus la visite de l'ancien Jusuf dont le rire exubérant avait le don de se communiquer aux autres, dans l'*open space* du premier étage. Un bref instant, Jessica repense avec mélancolie à tout ce qui a changé pendant l'année écoulée. Mais beaucoup d'autres choses demeurent. Seuls Erne et Mikael sont absents. Morts tous les deux, l'ange et le démon.

Ils retournent en silence à leur poste de tir.

Jusuf enlève ses lunettes de protection et son casque antibruit puis s'accroupit pour ramasser les douilles de 9 mm qui jonchent le sol de pierre. Les néons du plafond luisent de la seule couleur qu'ils connaissent, le blanc hôpital.

« Tout va bien, Jessi ?

— Matinée un peu bizarre, un taré de poivrot m'a attaquée pendant mon jogging », détaille Jessica en secouant la tête.

Jusuf semble soudain inquiet.

« Ah merde. Rien de cassé ? »

Elle lève sa main droite, dont les articulations donnent l'impression qu'elle s'en est violemment prise à un mur de briques.

« *Moi* non. Mais l'autre con a une dent en moins, ça lui fera un signe distinctif.

— Woh putain, fait Jusuf en la regardant.

— Je vais bien, Jusuf, répète-t-elle d'un ton plus convaincant. On va le retrouver, ce taré.

— Tu es venue tirer ?

— Non. »

Au même moment, une lourde porte se referme dans un des couloirs adjacents. Jessica écarte une mèche sur son front.

« J'étais venue voir Hellu.

— Cette chère commissaire Lappi, marmonne Jusuf avant d'ajouter d'un air blasé : Erne *avait* le cancer. Cette fille *est* un cancer.

— Ouaip. Je crois qu'elle m'aime pas trop.

— Je pense qu'elle n'aime personne.

— Ah, j'avais cru comprendre autre chose, ajoute Jessica en penchant la tête d'un air amusé.

— Ah bon ?

— Elle mate ton cul chaque fois que tu passes. Ou chaque fois que tu te lèves de ta chaise, en réunion. Il paraît même que parfois tu te lèves exprès pour ça.

— Bah moi, j'ai cru comprendre qu'elle était mariée avec une femme.

— Un cul est un cul.

— Bon, elle peut bien regarder. Je fais de mon mieux », ajoute Jusuf en essayant sa tempe en sueur.

Avec son nouveau programme d'entraînement et son régime, ses biceps gonflent son T-shirt et les veines qui les parcourent sont devenues clairement visibles. Jessica espère que Jusuf n'abuse pas de la salle. Des muscles bien dessinés et une silhouette

élançée lui vont mieux qu'un large dos et des gros biceps tout durs.

« Tu es libre en ce moment, non ?

— Libre ?

— Je veux dire, tu n'as pas d'enquête en cours.

— J'ai cru que tu voulais me présenter une bonne femme. Mais non... Pas d'enquête en cours. Ces derniers jours, j'ai aidé Nina sur une affaire, une tentative de meurtre sur un chantier. »

Elle regarde l'arme qui repose sur la table et se demande si Jusuf prévoit de tirer un deuxième chargeur.

« C'est quoi que tu trimballes ? » demande Jusuf quand il aperçoit enfin le dossier que Jessica tient sous le bras.

Une des douilles lui échappe de la main et roule par terre. Il regarde le morceau de laiton usiné, comme un berger dont un mouton est sorti des rangs.

« Les blogueurs. »

Le visage de Jusuf s'éclaire. Son regard se tourne vers Jessica.

« Tu déconnes.

— Tu as suivi l'affaire ?

— Bien sûr. Tout le monde pense que c'est une opération de com.

— Il paraît, ouais, dit Jessica en lui tendant son téléphone, dont l'écran affiche l'application Instagram et le profil de Lisa Yamamoto, vingt-cinq ans. Regarde son dernier post », indique-t-elle en désignant la photo du phare.

Jusuf clique. Jessica observe ses réactions, espère voir dans ses yeux l'étincelle qu'elle connaît bien. Mais la perplexité qu'il affiche n'est pas aussi grande que ce à quoi elle s'attendait. Elle veut croire que Jusuf n'est pas devenu indifférent ; il souffre sûrement juste d'une fatigue chronique. En tout état de cause, c'est comme si sa palette d'expressions avait

perdu certaines de ses couleurs, les plus brillantes et les plus pures.

« ... “Elle dort pour toujours, bientôt abandonnée sous la neige et la glace.” C’est quoi ce bordel ? »

Jusuf lui rend son téléphone.

« C’est peut-être juste une farce un peu bizarre, un truc de communicants qui cherchent à se faire muser, comme tu disais. Mais ce n’est pas tout, il y a encore plus étrange, ajoute Jessica en faisant apparaître le profil de Lisa, avec toutes ses photos. Voilà, regarde », puis elle lui montre la biographie associée à l’identifiant.

Lisa Yamamoto

Personnalité publique

Blogueuse/influenceuse

RIP

1994-2019

5

Le plafonnier de la salle de réunion est éteint, la pièce est dans l'obscurité. Pas parce que l'image projetée sur la toile par le vidéoprojecteur est plus lumineuse, simplement parce que personne ne s'est donné la peine d'allumer les lumières.

« Yamamoto ? » interroge Rasmus Susikoski en toussotant dans son poing.

Ses mains se remettent en position de prière, qui est pour Rasmus une sorte d'état de veille. La position de départ de tous les gestes et mouvements rasmussiens, comme le grattage de nez et le mordilage d'ongle du pouce.

Rasmus est l'homme fort du service des crimes violents – en tout cas, il est fort pour rester assis des heures sur son postérieur. Il a suivi une formation de juriste et, à trente-quatre ans, habite toujours chez ses parents. Il n'est pas très doué socialement, mais a reçu en partage à la naissance une sacrée jugeote et un énorme disque dur dans le crâne. Son badge indique qu'il est consultant spécial, il se trouve à l'hôtel de police en tant que simple civil. Jessica s'est souvent demandé comment Rasmus s'était retrouvé à travailler pour la police, surtout pour le service des crimes violents. C'est peut-être une sorte de vocation, un ancien harcelé scolaire qui essaie de mettre fin à la domination du mal. Ou quelque chose de ce genre.

« Elle est à moitié japonaise », répond Jessica en faisant apparaître une nouvelle image à l'écran.

Jusuf fait craquer ses jointures au bout de la table et regarde la photo sous ses sourcils.

« Et donc elle est célèbre ? demande Rasmus.

— Sur les réseaux sociaux.

— Jamais entendu parler.

— Tu as un compte Instagram ? » s'enquiert Jessica en continuant à cliquer sur les captures d'écran.

Elles s'ouvrent l'une après l'autre.

« Moi ? semble s'étonner Rasmus, comme si la question était complètement absurde. Non. Mais j'ai un compte Facebook...

— Même si tu en avais un, tu ne la connaîtrais sûrement pas, affirme Jessica. Quatre cinquièmes des abonnés de Yamamoto sont des petites jeunes. Dix pour cent sont des mecs du même âge, et le reste sûrement des pervers ou des faux comptes asiatiques.

— Donc Rasse aurait tout à fait sa place dans ce dernier décile, ricane Jusuf. Et je ne parle pas des faux comptes.

— À vrai dire, je ne suis pas très actif...

— Laisse tomber, Rasse, je suis sûr que tu as un compte de *stalker* dont tu te sers pour mater des petites gonzesses, avec un nom du genre Fasmus Nusikoski ou un truc dans ce goût-là », balance Jusuf en jetant un coup d'œil à son collègue.

Au début, Rasmus semble rougir, et finalement un petit sourire consentant s'élargit sur son visage. Rasmus l'introverti semble jouir de sa position établie en tant que cible de l'humour un peu bourrin du service. En outre, Jusuf sait asticoter ses collègues sans être malveillant, taquiner son prochain avec le petit mot d'esprit qui va bien, et s'arrêter avant que l'objet de ses piques ne se sente mal à l'aise. Au contraire, sa cible se joint volontiers aux rieurs. Jusuf maîtrise à merveille le terrain miné du sarcasme,

même si, pour un regard extérieur, la situation coche toutes les cases du harcèlement.

« Alors, Rasse ? continue Jusuf. Toi c'est les culs, non ? Ou plutôt les nibards ?

— Bon, Jusuf, soupire Jessica, mais elle a du mal à se retenir de sourire.

— Ou les pieds ? Tu donnes dans le fétichisme, une petite branlette et...

— S'il faut choisir, je dirais... commence prudemment Rasmus.

— C'est bon, les gars, les interrompt Jessica. On se concentre. »

Les deux hommes échangent un sourire rapide puis dirigent le regard sur la large toile au fond de la pièce, où les photos se succèdent tandis que Jessica feuillette les centaines de publications du profil. Dans la plupart d'entre elles, Lisa Yamamoto pose seule pour la caméra : les clichés sont de qualité, elle porte des vêtements griffés à la mode, ou bien, sur d'autres, elle a réussi à se donner un look faussement décontracté. Certains ont manifestement été pris à l'étranger, parfois avec un groupe d'amis, à l'ombre de palmiers ou sur de grandes places d'Europe centrale. Le profil de Yamamoto et l'image de marque qu'elle s'est créée sont très réussis : malgré les tenues variées, les coiffures, les lieux et les bandes de potes qui changent d'une photo à l'autre, l'atmosphère et le style restent homogènes. Les abonnés savent exactement à quoi s'attendre lorsqu'ils cliquent sur le bouton *s'abonner*.

« La disparition de Lisa Yamamoto a été signalée par une colocataire ; elle n'avait pas la moindre idée de l'endroit où Lisa pouvait être, ou avec qui, dit Jessica en lâchant la souris.

— Et l'autre... le garçon. Jason Nervander ? demande Jusuf.

— Ses parents habitent en Laponie, ils ne sont pas très proches, visiblement. Le signalement a été fait par le pasteur de la paroisse de Kallio, qui se trouve être un ami proche de Jason.

— Et il a dit quoi, ce pasteur ?

— Rien à part que ça faisait deux ou trois jours qu'il n'avait pas vu Jason, reprend Jessica.

— Donc aucune explication claire et plausible pour les deux disparitions ?

— On part de zéro.

— Eh ben putain, s'exclame Jusuf en posant les coudes sur la table.

— Il y a qui dans l'équipe ? demande Rasmus.

— Nous trois, répond rapidement Jessica.

— Hein ? Pas même Nina ou... dit Jusuf en déglutissant.

— Hellu a insisté sur le fait que, même si l'on pense qu'il s'agit de meurtres, il n'y a pas encore assez de preuves. Donc on commence à trois, et on demandera de l'aide dès qu'on sera sûrs qu'au moins l'un des deux est mort, détaille Jessica en se frottant les yeux. La technique pourra déjà nous prêter main-forte pour le traitement des données.

— Tu as quoi à la main ? » questionne soudain Rasmus.

Il fixe la main de Jessica sur la table. Jessica ne répond pas. Elle jette un coup d'œil au dos gonflé de sa main, à ses articulations bleuâtres, et hausse les épaules.

« Accident du travail », répond-elle avant de se pencher en arrière et de croiser les bras pour cacher ses doigts sous son aisselle. Elle regarde la photo projetée sur la toile : dans une eau turquoise qui lui monte aux genoux, Lisa Yamamoto se tient dos à la caméra, le visage tourné vers une cascade à l'arrière-plan. Ses cheveux noirs trempés suivent la courbe de sa nuque et de ses épaules bronzées. Jessica a l'impression

d'entendre les milliers de litres d'eau capturés sur la photo se mettre en mouvement. Le brillant soleil fait scintiller l'eau là où la cascade n'a pas de prise, là où elle ne rompt pas la surface.

« Jessica ? l'interpelle Jusuf l'arrachant à ses pensées.

— Quoi ?

— La répartition ? »

Il s'écoule quelques secondes avant que Jessica ne commence à déléguer les tâches.

« Rasse, tu vas te charger d'éplucher les deux comptes Instagram avec la technique. Cherche quelque chose de suspect.

— Genre des commentaires ?

— En priorité, oui. Et puis des abonnés louches...

— ... sachant qu'à eux deux ils en ont plus de quatre cent mille », dit Rasmus en finissant la phrase de Jessica.

Elle lui jette un regard en coin, mais visiblement il ne cherchait pas à la défier, même si son commentaire avait tout l'air d'une protestation. Quoi qu'il en soit, la tâche est immense et revient presque littéralement à chercher une aiguille dans une botte de foin.

« Commence par les commentaires. Si c'est bien ce dont ça a l'air, à savoir qu'un fou a tué Lisa et Jason et piraté le compte de Lisa, on trouvera sûrement quelque chose, dit Jessica en fermant l'écran de son ordinateur. Avec Jusuf, on va aller interroger la colocataire de Lisa.

— Et ce putain de phare ? demande Jusuf en éternuant.

— Söderskär. L'Uusimaa de l'Est nous aidera. Hellu m'a dit que deux enquêteurs s'y rendraient aujourd'hui, depuis Porvoo, pour inspecter les lieux. Ils trouveront peut-être quelque chose.

— Des corps ?

— Je ne pense pas qu'ils prennent des hommes-grenouilles avec eux.

— Il faudrait presque, non ? demande Jusuf en feuilletant les documents qui traînent devant lui. *De son triste sommeil elle dort pour toujours, bientôt abandonnée sous la neige et la glace.* Ils ont tout intérêt à faire venir le matos de plongée s'ils veulent trouver quelque chose.

— Bah, ils savent ce qu'ils font. Ils ont exactement les mêmes renseignements que nous, dit Jessica en se levant et en mettant son manteau. Bon, à demain, Rasse. Jusuf, on va chez Lisa. »

6

Le feu passe au vert et Jusuf quitte la route Veturitie pour tourner dans la rue Nordenskiöldinkatu. Jessica regarde l'heure à son poignet, qui s'orne d'une Lady Panthère Vendôme de Cartier. Cette montre en or dix-huit carats que sa mère lui a léguée est sans doute un détail un peu voyant par rapport au style autrement plus dépouillé de Jessica, mais en réalité elle n'est même pas très chère. Jessica a constaté un jour sur Internet qu'elle pourrait peut-être en tirer deux mille euros, essentiellement pour son côté vintage. Peut-être plus si Jessica, au moment de la vendre, raconte à qui appartenait la montre auparavant. Les noms des anciens propriétaires ont le chic pour gonfler le prix des montres : deux ans plus tôt, par exemple, la Rolex Daytona de Paul Newman a atteint près de dix-huit millions de dollars aux enchères. La mère de Jessica n'était pas aussi connue que Paul Newman, mais elle est toujours, jusqu'à plus ample informé, la seule actrice finlandaise à s'être inscrite au firmament des vedettes d'Hollywood.

Starring Theresa von Hellens.

Jessica distingue l'odeur du blouson en cuir de Jusuf, il sent le neuf.

Un véhicule de collection, une Chevrolet Camaro ancien modèle, les dépasse, moteur hurlant.

« Houlà, excès de vitesse, et sûrement avec des pneus été, en plus », s'exclame Jusuf.

Il se cale une prise de tabac sous la lèvre et reprend :

« Si seulement on avait un radar et du temps à perdre.

— Probablement cent trente-sept, dit Jessica.

— Quoi ? »

Jessica lui jette un coup d'œil en fronçant les sourcils. Il ne semble pas comprendre de quoi elle parle.

« Bah, tu ne te rappelles pas l'histoire des cent trente-sept ? Tu sais, la police de la route donnait des amendes qui, une fois sur deux, indiquaient une vitesse mesurée de cent trente-sept kilomètres à l'heure. Et pour Dieu sait quelle raison, c'était toujours quand il pleuvait. »

Jusuf secoue la tête, stupéfait.

« Et là on s'est rendu compte que les nouveaux radars prenaient la vitesse des essuie-glaces. Toujours cent trente-sept à l'heure. Tu peux pas savoir combien d'erreurs judiciaires il y a eu sur les autoroutes à cause des essuie-glaces... » poursuit Jessica avec un sourire.

Jusuf éclate de rire.

« Ah putain » dit-il en s'arrêtant devant le trottoir.

Jessica remonte sa montre tout en suivant du regard des écoliers en gilet de sécurité ; ils traversent dans les clous, en file indienne comme des canetons.

« C'est cool qu'on soit ensemble sur cette affaire, ajoute Jusuf.

— Tant que ça ne se termine pas comme la dernière fois. »

Jessica regarde les accompagnateurs ranger les enfants sur le terre-plein, entre les deux passages cloutés. Ils les rapprochent soigneusement les uns des autres, comme de petites poupées dont la confiance envers les adultes et la croyance au

caractère parfaitement juste de la vie sont inébranlables. Heureusement, l'absurdité du monde et l'anxiété qu'elle produit ne trouveront pas le chemin de leurs bonnets à pompon avant plusieurs années encore. Leur petite bulle exploserait s'ils apprenaient que leurs accompagnatrices, leurs instituteurs, leurs parents... qu'aucun de tous ces gens n'entrave que dalle au sens de la vie.

« Ça va, toi ? demande Jusuf au moment où le feu passe au vert.

— Et toi ?

— Ça a été... un peu dur à avaler. »

Jessica ne répond pas, elle se tourne et regarde par la fenêtre. Parler de tout cela était compliqué au printemps, presque cocasse pendant l'été, et maintenant ça paraît surtout inutile. Le gang des sorcières, auteur de nombreux homicides, avait réussi ce qu'il n'aurait jamais dû pouvoir réussir : il s'était infiltré au cœur de l'enquête, tel un serpent venimeux, et avait planté ses crocs dans chacun d'entre eux. Et il avait même réussi à s'échapper.

Le téléphone de Jessica sonne. C'est Rasmus.

« Salut, vous êtes déjà à la piaule de Lisa ?

— Rasse, on vient de partir du bureau, rétorque Jessica en soupirant.

— On lui manque déjà ? » demande Jusuf en serrant les doigts sur le volant.

Jessica active le haut-parleur.

« Je vous appelle tout de suite parce que j'ai repéré un truc intéressant sur Instagram. »

Le débit de parole de Rasmus est plus rapide que d'habitude, ce qui trahit généralement un certain enthousiasme.

« Si vite ?

— Ouais, enfin on a à peine commencé mais...

— Raconte.

— La nouvelle photo de Lisa Yamamoto, sa toute dernière...

— Le phare ?

— Voilà. Elle a reçu beaucoup plus de commentaires que toutes ses précédentes, pas loin de mille. Surtout des gens choqués et incrédules : ses abonnés ont sans doute lu le poème sous la photo, et le “RIP” sur son profil, ils sont horrifiés et désolés mais...

— Tu as trouvé quoi, Rasse ? » s’impatiente Jessica.

Jusuf la regarde, curieux, tout en arrêtant la voiture à un nouveau feu.

« Bah, ça m’a sauté aux yeux quand j’ai fait défiler les commentaires du phare. C’est le seul qui ne soit pas en finnois ou en anglais, il est en japonais, écrit en kanji...

— Ça dit quoi ?

— Je l’ai passé dans Google Trad et ça donnait *Masayoshi*. Ça veut dire “justice”.

— Justice ?

— Ouaip.

— Le commentateur veut peut-être dire que ce qui est arrivé à Lisa est juste ? Qu’elle a eu ce qu’elle méritait ?

— J’en ai bien l’impression, confirme Rasmus au téléphone avant de s’éloigner du micro pour tousser.

— Le commentaire est signé ?

— Ouais, *Akifumi2511946*, un pseudo. C’est un profil privé, mais la photo montre un homme, jeune, l’air japonais.

— Envoie-moi le lien.

— Ça marche », dit Rasmus en interrompant brièvement l’appel.

La voiture se remet en marche et Jessica fixe l’écran de son téléphone avec impatience.

« Tiens, il neige », dit Jusuf en actionnant les essuie-glaces.

Jessica lève les yeux et voit les gros flocons se transformer en eau quand ils touchent le pare-brise. Malgré le temps épouvantable, il y a devant la patinoire d'Helsinki une sorte de marché, toute une foule de gens amassés autour des stands ; plusieurs tirent leur capuche pour se couvrir la tête. Un grand tableau lumineux explique qu'il y a ce soir un match à domicile de l'HIFK contre l'Ilves de Tampere. Jessica se rappelle les années 1990, quand les Jokerit jouaient encore à la patinoire et que ses parents adoptifs l'emmenaient régulièrement assister aux rencontres entre les deux équipes d'Helsinki. Jessica a compris depuis longtemps que ces années-là sont les seules où elle a vécu une vie d'enfant normale. Avant, c'était la petite enfance avec les vastes domaines et les chauffeurs, les palmiers de Bel Air et le vent sec qui soufflait des déserts un peu plus loin dans les terres. Et après les merveilleuses années passées avec les Niemi, tout cela est revenu dans sa vie. L'âge adulte, l'héritage. La mort de ses parents adoptifs. Comme si c'était précisément l'argent qui avait causé tout ce qu'il y avait de mauvais : comme si une malédiction accompagnait l'argent viré sur ses comptes.

« Jusuf, fait Jessica en regardant son collègue.

— Oui ?

— Tu as déjà pensé à avoir des enfants ? »

Amusé, Jusuf souffle devant lui.

« Hein ? Mais on vient de se séparer avec Anna... Alors, c'est pas pour tout de suite.

— Ouais, je sais, désolée.

— Pourquoi tu me demandes ça ?

— Je sais pas. Là je me dis que ce n'est un cadeau à faire à personne, surtout à l'enfant lui-même. Ce monde est tellement mal barré », réplique Jessica tandis qu'un message de Rasmus fait sonner son téléphone.

Il y a plusieurs places libres devant la maison de Lisa Yamamoto. Jusuf se gare aussi près que possible de la porte d'entrée. Jessica descend de voiture et remonte sa fermeture Éclair pour empêcher les flocons mouillés qui tombent du ciel de s'égarer dans son cou nu. Le vert pâle du bâtiment d'angle à cinq étages qui s'élève devant eux évoque un insipide smoothie aux légumes. Juste à côté de la porte d'entrée, une modeste pelouse ornée d'un unique arbre sans feuille. Derrière, le grondement animé de la rue Topelius, devenue pour les automobilistes un champ de bataille étroit et embouteillé, une source de rage inépuisable, à la suite des travaux de voirie qui ont duré une éternité.

« J'ai habité là-bas autrefois », dit Jusuf en fermant la portière.

Jessica se tourne pour le regarder tandis qu'il désigne du doigt un immeuble devant lequel ils viennent de passer.

« Où ça ? »

— À l'angle de la rue Minna Canth et de la rue Messenius.

— Ah bon ? Quand ça ?

— Il y a dix ans. Quand on a quitté Söderkulla pour s'installer à Helsinki avec Anna », ajoute Jusuf

en enfonçant les mains dans les poches de son sweat à capuche.

Il a laissé son blouson dans la voiture, sans doute pour éviter de mouiller son cuir flambant neuf. Il secoue la tête et contemple son passé d'un air mélancolique. Jessica se demande si Jusuf a l'intention d'entamer une conversation sur le sujet – lui, Anna et leur relation partie à vau-l'eau –, mais elle décide de ne pas poser de questions.

« C'était quoi l'interphone ? demande Jessica, mais au même moment ils entrevoient du mouvement derrière la porte vitrée, puis un vieil homme finit par ouvrir.

— Les réparateurs s'en sont toujours pas occupés ? interroge-t-il d'une voix alerte pour son âge.

— De quoi ? » fait Jusuf quand le vieillard s'arrête à côté d'eux.

Il n'a pas l'air gêné par le temps humide.

« L'interphone, réplique-t-il en agitant la main. Il serait temps, bon Dieu de bois. »

Le duo s'apprête à entrer quand l'homme prend à nouveau la parole.

« Attendez, vous êtes de la police ? »

Il pointe le doigt vers les cartes d'identification qui pendent à leur cou.

Jessica acquiesce. L'averse, devenue une petite pluie fine comme des aiguilles, mouille les épaules du manteau du vieillard.

« Vous êtes venus à cause du bruit ? demande-t-il.

— Du bruit ? s'étonne Jessica.

— Oui. Y a encore quelqu'un ce matin qui a tapé sur les murs comme un sourd.

— Encore ?

— Y avait eu le même cirque samedi soir, bon Dieu de bois. »

L'air dans l'appartement est lourd, rendu douceâtre par un parfum d'intérieur. Jessica a envie d'ouvrir la fenêtre. L'eau bruisse dans les tuyaux, dans les profondeurs du plafond, et l'on entend l'assommant battement d'une machine à laver en provenance de la salle de bains. Dans ce genre de moments, les longs silences qui suivent une conversation sont comme une évidence, il faut les laisser aller et venir, il faut les respecter. En profiter pour accorder une attention particulière aux sons alentour.

« Raconte-nous encore une fois avec tes propres mots tout ce qui s'est passé, depuis le début », dit Jessica en s'adossant au rebord de la fenêtre, bras croisés.

La jeune femme assise sur le canapé coiffe sans arrêt ses cheveux blonds, c'est manifestement un geste de substitution, destiné à canaliser son sentiment d'impuissance vers quelque chose d'utile. En attendant la réponse, Jessica promène le regard dans le charmant salon, doté d'un coin cuisine spacieux et qui a l'air pratique. Un intérieur à la mode, privilégiant les éléments scandinaves, comme il convient à deux jeunes femmes de la ville. Il y a deux chambres, une pour chacune des occupantes du trois-pièces.

« Lisa est partie à la fête samedi. Vers dix-huit heures, relate doucement Essi.

— C'était quoi comme fête ? » la coupe Jessica bien qu'elle ait lu deux fois l'avis de disparition.

Jusuf s'assoit sur le canapé, en laissant une distance de sécurité entre lui et Essi.

« La soirée de lancement de Tim.

— Tim ?

— Tim. Taussi. C'est un rappeur. Kex Mace's. »

Jessica jette un regard à Jusuf. En Finlande, Kex Mace's est connu de tous ceux qui n'ont pas passé les dernières années dans un tonneau. Mais ce sont surtout les jeunes femmes qui se laissent entraîner

par ses beats surproduits et ses paroles extrêmes, tout à la gloire de la société américaine. Et parfois les hommes aussi, comme Fubu par exemple, que Jessica fréquentait encore il y a peu. Ils ne se sont pas séparés à cause des goûts musicaux de Fubu, mais il est clair que ceux-ci ne contribuaient pas à rendre leurs soirées plus palpitantes.

« Toi, tu le connais ? » demande Jusuf.

Essi lève sur Jusuf son regard vitreux, d'un air qui laisse entendre que la réponse est évidente.

« Tim ? Ouais.

— Pourquoi tu n'y es pas allée aussi ?

— J'étais crevée, dit Essi en posant sa brosse à cheveux. J'étais un peu grippée.

— OK », dit Jessica.

Elle regarde Essi, jeune femme d'une vingtaine d'années, belle blonde avec une coupe au carré, un petit nez et de grands yeux bruns naturellement tristes.

« J'étais sous la douche, genre vers vingt et une ou vingt-deux heures, quand la porte s'est ouverte. J'ai pensé que Lisa était rentrée de la fête, mais y avait personne. Je me suis dit que j'avais mal entendu, évidemment, mais tout est tellement bizarre là... poursuit Essi avant de serrer fort les lèvres.

— C'est possible que quelqu'un soit entré dans l'appartement ? Quelque chose a disparu à ta connaissance ? demande Jusuf, mais Essi secoue la tête.

— Quand je me suis réveillée le matin d'après, il était à peu près huit heures. Je suis allée dans la cuisine et j'ai vu que la porte de la chambre de Lisa était ouverte. Elle la ferme tout le temps la nuit, à chaque fois. Je suis allée jeter un œil et j'ai vu qu'elle n'y était pas, alors que je m'imaginai la trouver là, bourrée, tout habillée dans son lit. Le couvre-lit n'était pas défait... C'est là que j'ai compris qu'elle avait découché. Parce que je me serais sûrement réveillée si elle était partie quelque part dès l'aube.

— Ça arrive souvent ? Que Lisa passe la nuit ailleurs ?

— Pas souvent. Parfois. Sauf que dans ce cas elle me laisse un message. Pour que je m'inquiète pas. Elle fait pas mal gaffe à ça.

— *Pas mal* gaffe ?

— Oui, enfin des fois y a un imprévu, elle n'a plus de batterie, genre... Mais cette fois j'ai vraiment pensé qu'il y avait un problème.

— Et tu l'as appelée ?

— J'ai commencé par lui laisser un message. Mais quand, au bout d'une heure, j'ai vu que le message était pas passé sur WhatsApp, j'ai appelé. Et son téléphone était éteint. Ou en tout cas y avait pas de réseau. »

Jessica entend quelqu'un s'énerver sur son klaxon dans la rue Topelius. Elle enlève de son cil une saleté qui lui irrite l'œil puis la regarde de près avant qu'elle s'envole vers le sol.

« Et c'est dimanche après-midi, à seize heures trente, que tu as prévenu la police ? demande Jusuf.

— J'en étais à un point où j'avais appelé tous mes potes. Et personne ne savait à quel moment elle était partie de la soirée, ni où elle était allée. Elle était pas à l'after – en tout cas pas l'after de Tim à Ullanlinna. Ça c'est sûr.

— Tu connais Jason Nervander ? interroge Jessica.

— Bien sûr, dit Essi dans un soupir tremblant. C'est quand même dingue tout ça... »

Jessica attend, le temps qu'Essi se mouche et jette un coup d'œil à son téléphone.

« Tu sais si Jason était à la fête ? demande Jessica.

— Je sais pas. Je pense pas. C'est pas le même groupe de potes.

— Est-il possible, d'après toi, que Lisa et Jason soient partis ensemble ? », demande Jessica en passant

lentement derrière le canapé et en se dirigeant vers la cuisine américaine.

Les murs blancs du salon sont décorés d'illustrations de mangas encadrées, dont les personnages aux yeux énormes et au nez minimaliste rappellent les films d'Hayao Miyazaki, *Ginga Nagareboshi Gin* et les Pokémon.

« Genre ils auraient fait exprès d'aller se planquer quelque part ? reprend Essi en se mouchant à nouveau, plus fort cette fois – le son évoque un petit éléphant.

— Voilà », acquiesce Jessica en s'arrêtant devant un tableau.

Il représente une fille aux grands yeux qui lève au ciel une épée scintillant d'une lumière bleutée.

« Alors ouais, en théorie ce serait possible. Mais aujourd'hui il y a cette photo qui est apparue sur son compte Insta, continue Essi en dirigeant son regard inquiet vers l'extérieur. Lisa ne mettrait pas ce genre de photo pour déconner, même un 1^{er} avril...

— Pour en revenir à Jason. Ils se connaissent bien, Lisa et lui ? demande calmement Jessica.

— Y a eu quelque chose entre eux, répond Essi.

— Quelque chose ? Ils étaient ensemble ? » renchérit Jusuf, aussitôt sur le qui-vive.

Essi hoche la tête.

« Y a un an environ. Mais ils ont jamais officialisé. Jason venait souvent ici, à l'époque.

— Et ils se fréquentent toujours ?

— Je crois pas. Leur séparation a été plutôt moche.

— Moche comment ? interroge Jessica en passant du tableau à l'épée au tableau suivant.

— Jason la trompait. Et il pipeautait quand elle lui posait des questions. Mais il s'est fait choper. Lisa m'aurait dit s'ils se voyaient toujours.

— Et pourtant les gens qui les connaissent tous les deux supposent qu'ils sont partis ensemble, dit Jusuf.

— Les gens savent que dalle, marmonne Essi d'une voix éplorée. Ils pensent les connaître... Très peu de gens connaissent Lisa. Ils voient les photos de quelqu'un sur les réseaux et croient tout savoir de sa vie.

— C'est vrai », souffle Jessica si bas qu'elle n'est pas sûre que quiconque l'ait entendue.

Elle s'est arrêtée devant un dessin à l'encre de Chine, dans un style manga, qui représente une fille souriante aux yeux bleus. Une couronne de roses rouges repose sur les boucles blanches du personnage, qui porte une tenue d'écolière, manifestement japonaise : des mi-bas, une courte jupe bleu foncé et un haut blanc rappelant une chemise de marin, avec un nœud papillon rouge. La peinture a un côté dessin animé, mais sans la légèreté qui va avec. Elle manque de malice et d'ironie.

Pendant un instant, les grands yeux immortalisés sur l'image captivent Jessica, prise d'un sentiment étrange, l'impression que quelque chose d'atroce se dissimule derrière eux. Ce n'est pas la première fois que cela lui arrive. Quand elle regarde trop longtemps un visage, il commence à perdre sa forme, comme des mots qu'on a répétés suffisamment souvent. La peau bronzée de la fille du tableau pâlit, ses cheveux blancs changent de couleur, parcourent tout le spectre avant de devenir noirs. L'ossature du visage devient d'une finesse arachnéenne, on dirait du papier cuisson oublié dans un four, qui s'effrite dès qu'on le touche. Un liquide rouge foncé lui coule du sommet du crâne sur le front, du nez dans la bouche, de l'arrière des oreilles sur la joue. Le blanc des yeux et les rangées de dents parfaites composent des îlots immaculés au milieu de la peau teintée de rouge. Un crépitement infect retentit pendant tout le

Remerciements

Pauliina, William, mes parents et toute ma famille. Mes amis, dont l'importance croît d'année en année. En particulier Joonas « Mad Dog » Pajunen, qui a lu et commenté le manuscrit.

Mon éditrice Petra Maisonen et la bande de Tammi.

Tomi Tuominen pour les détails sur l'informatique. Les erreurs et incohérences qui se seraient glissées dans le récit sont entièrement de mon fait.

Antti Sajantila, professeur de médecine légale à l'université d'Helsinki, qui a vérifié avec moi les détails liés à l'enquête sur les causes du décès. On peut formuler ici la même réserve que précédemment.

Mikko Ponsi, Pasi Ojapalo et Jari Vuorenpää, qui m'ont éclairé avec délicatesse sur le quotidien de la police.

Niko Lindholm et Saku Vesslin, qui m'ont aidé à rendre aussi réaliste que possible l'antré ludique de Rasmus Susikoski.

Dès la fin de son écriture, *La Toile du diable* a été vendu à pas moins de vingt-quatre pays. Ce résultat est dû non seulement à l'excellent travail de fond, mais aussi à la formidable agence littéraire Elina Ahlbäck Literary Agency et à ses membres, Elina, Julia, Nicole et Toomas.